

Le subtil de l'épée

Alexandre Piquion

Séance du 5 septembre 2023

Transcription en 2024 par *Le subtil de l'épée*

Lacan - À ce sujet # 12

Il était une foi, le père réel.

Je vais essayer de prolonger ce qui se disait lors de la dernière séance, après quelques questions qui ont été posées.

On peut peut-être partir de la différence entre la croyance et la foi...

... la croyance s'appuie sur un défaut de la foi.

Quand le « pater incertus » repose sur un fait de parole, n'existe que dans le langage par la parole, il suppose un acte de foi, un pacte, un pacte avec la parole elle-même. Nous sommes enjoints par la parole elle-même, sans aucune garantie.

La figure du pater incertus, du pater semper incertus...

... c'est-à-dire qu'il le sera à chaque fois et pour toujours, ce père-là sera toujours incertain et tous les pères seront incertains...

... cet adage suppose qu'on fasse confiance à la parole, qu'on s'y fie, qu'on accepte l'absence totale de garantie qui fait sa marque.

A l'opposé, ou plutôt en conséquence, vient la croyance.

Croyance qui, elle, construit de la certitude, là où la confiance, la foi, est assise sur une incertitude, sur un doute. C'est bien parce qu'il y a doute qu'il ne peut y avoir que foi. S'il y avait certitude, il n'y aurait ni croyance ni foi. La croyance veut construire de la certitude parce qu'elle est en mal de foi.

Il y a donc quelque chose d'une absence totale de garantie, qui est une forme de sans-filet pour notre qualité d'être parlant.

Parler, c'est toujours déjà être parlé.

Je rappelle que, pour la psychanalyse, avec Lacan,

« le sujet parlant est parlé et c'est par là qu'il s'appréhende ».

Nous ne sommes, en tant que sujet, que l'effet de la chaîne signifiante dans laquelle nous sommes pris, engagés, dans laquelle des signifiants ne font que nous représenter auprès d'autres signifiants.

Cette qualité d'être parlant suppose de notre part une foi en la parole, qui est déjà là, toujours déjà là, qui n'appartient pas à ce monde, qui nous colonise, qui fait notre condition humaine. Dans les deux sens du terme : elle est notre lot et elle est la condition de notre humanisation. Il faut la gagner et nous laisser gagner par elle puisque c'est elle qui va nous signifier. Mais il y a toujours dans ce mouvement un acte de foi, un saut, un saut sans filet qui suppose qu'on croit la parole elle-même, qu'on puisse s'y remettre.

Croire la parole elle-même, ça veut dire accepter de ne pas enfermer, figer, la mobilité du sens dans des significations arrêtées. Le faire, figer cette mobilité dans des significations arrêtées, dans des moments de sens arrêtés que sont les significations, c'est proprement servir le registre de la croyance.

En latin, il y avait deux façons de dire la croyance. Il y avait *credentia*, du côté de la croyance, et *fides*, du côté de la foi.

Fides est aussi un mot que Lacan a choisi de traduire par « parole donnée ».

La parole donnée ne repose pas sur un écrit, elle repose sur un acte d'énonciation, un acte qui engage le corps. Quand je dis un écrit, je parle d'un petit acte... bien sûr que l'écrit est un acte, on parle d'ailleurs des actes notariés, on a vu ça dans une séance passée... mais la parole engage le corps d'une façon qui lui sera propre, qui dépasse l'énoncé... il s'agit d'une énonciation.

La parole donnée, celle qui engage, celle à laquelle on se tient...

...ce qu'on peut entendre de bien des façons, on se tient à la parole qu'on donne, car que c'est elle qui nous tient...

...cette parole donnée, c'est aussi la parole qui est toujours déjà là, qui est un donné, avec lequel nous devons faire. Nous sommes parlants ! Nous recevons la parole qui est déjà là, qui va nous minorer, puisqu'elle va nous faire manquer, et, par dessus le marché nous devons la transmettre. Nous devons la transmettre parce qu'elle est la condition de notre humanisation. C'est une pilule à avaler !

Nous sommes responsables — nous répondons — de quelque chose
qui fait notre humanité,
que nous n'avons pas choisi,
qui nous minore
et que nous devons transmettre.

C'est un autre sens de la « parole donnée », de ce qui est là d'emblée, qui fait notre dette. Nous sommes à la fois responsables de ce lot, de notre qualité de parlant, de la parole que nous devons transmettre, mais elle est aussi notre poids... en Allemand, Schuld dit à la fois la culpabilité et la dette, avec une notion de poids, de quelque chose à porter.

Et il va de soi que cette dette-là est absolument ir-remboursable. Nous ne pouvons la rembourser qu'en transmettant la parole, en la faisant vivre, dans ce qu'elle a de réel...

... la parole est un des registres, un quelque chose, qui est justement noué des trois registres SRI ...

... c'est à cet impossible que nous sommes contraints, c'est aussi lui qui fait notre qualité d'être parlant.

En parlant d'impossible, je voulais aussi revenir sur la différence entre impossible et impuissance.

L'impossible est une propriété logique, une façon d'essayer de cerner quelque chose de Réel, c'est à dire quelque chose dont on ne peut que subir les conséquences — on ne peut que se retourner en disant « pour qu'on en soit là, il aura fallu qu'il fait eu un moment de réel » — que je ne peux reconnaître qu'à ses conséquences puisque le réel est une limite du symbolique, de ma capacité de dire. Je ne peux que reconnaître le réel une fois qu'il est advenu. Survenu. Car, en général, il fait effraction.

Cette dette symbolique, qui est une dette à l'endroit de la parole, nous ne pourrons jamais la rembourser puisque il n'y a pas de premier matin, il n'y a personne vers qui

se retourner chronologiquement pour verser quelque chose qu'on devrait, qui serait dû.

En revanche, nous pouvons la verser vers l'avant, uniquement vers l'avant, en continuant de devenir, de devenir ce que nous sommes comme le disait Nietzsche... mais surtout en prenant le risque de parler, puisqu'il n'y a que comme ça que la parole peut se perpétuer et que nous accèderons à notre qualité humaine.

Alors ça, c'est un registre dont on ne veut pas beaucoup entendre parler, parce qu'accepter que nous sommes les sujet de la parole qui est un déjà là qui nous colonise et fait à la fois notre marque, notre incomplétude, notre manque, et qui est le véritable lieu de notre castration...

... ce que la psychanalyse appelle castration... nous sommes à la fois marqués par la parole qui est notre seul média au monde, à ce nous appelons le monde, qui est déjà une production de notre fantasme...

... non seulement nous sommes marqués par la parole, mais en plus cette parole est elle-même incomplète, elle est elle-même manquante.

Si bien que cette différence entre impossibilité et impuissance peut se dire de cette façon : l'impossible est une catégorie logique qui va me permettre d'approcher ce qu'il en est du Réel.

L'impuissance fait au contraire miroiter une possible puissance dont on serait privé et qui serait récupérable, à nouveau accessible.

L'impuissance est du côté de notre fantasme, l'impossible du côté du réel.

L'impuissance du côté du fantasme qui est notre « fenêtre » sur le réel, elle est aussi du côté de la croyance. Il y aurait une puissance à laquelle on pourrait croire.

L'impossible lui est du côté de la foi. Il y a foi parce qu'il y a un impossible.

Ce qui apparaît là aussi, c'est que l'impossible, du côté de la foi - il y a foi parce qu'il y a impossible - l'impossible, la foi sont du côté du pater incertus. Il y a du pater, du père, toujours déjà du père, en tant qu'impossible à saisir. On reconnaît qu'il y aura eu du père, toujours rétroactivement, en se retournant, dans le rétroviseur. Et comme il n'y a pas de premier matin, comme il n'y a aucun père qui n'ait été fils, et bien la qualité de ce qui fait le père est consubstantielle à ce qui fait l'impossible de notre statut d'être parlant, c'est à dire à la castration.

Il y a donc un père réel qui est un père impossible à se représenter qui est l'agent d'une castration qui a toujours déjà été là. Cette dimension du toujours déjà là est en soi une

modalité d'apparition, d'expression, de la castration symbolique, symbolique parce qu'elle a lieu dans le symbolique et par le symbolique.

Par le symbolique parce que nous sommes des êtres parlants et que la parole nous coupe de nous-mêmes et du monde.

Et dans le symbolique parce que, dans le langage lui-même, il va manquer au moins un signifiant, qui est le signifiant de la jouissance : un signifiant, qui est une qualité sensible, que l'on perçoit va pouvoir signifier à peu près tout, ce qu'il ne peut pas signifier, c'est lui-même, puisqu'il ne peut pas signifier sa propre perception, la façon dont nous jouissons, la façon dont notre corps est mis en jouissance par cette qualité sensible.

Voilà la castration dans le symbolique lui-même. Ce qui fait que le symbolique, le grand Autre comme l'appelait Lacan, est lui-même frappé d'incomplétude. Il est lui-même manquant. C'est une des raisons pour lesquelles Lacan va l'écrire barré, le grand Autre est barré, il est lui-même fendu, incomplet, on pourrait dire...

Cette dimension de la castration, c'est à dire ce toujours déjà qui nous marque, qui fait notre marque...

... on parlait du père en tant qu'il est justement réel, c'est à dire insaisissable, qu'il n'existe que par cette opération amoindrissante qu'est la castration et qui nous force à considérer les choses après coup, insaisissables après coup, nous sommes en dette de quelque chose que nous devons transmettre et qui est pourtant insaisissable parce qu'il n'y a pas de premier matin, c'est là ce que nous devons transmettre...

... c'est que nous sommes devenant en permanence.

Cette qualité — là, on parle du père — concerne aussi la mère. En tant qu'elle est elle-même, puisqu'elle est parlante, frappée de cet amoindrissement, elle est toujours déjà symbolisée pour son enfant lui-même, toujours déjà inaccessible. Sitôt l'enfant sorti du ventre, la mater est certissima mais elle est aussi déjà symbolisée, parce que l'opération signifiante, la métaphore paternelle d'une certaine manière a toujours déjà eu lieu. Aussi pour la mère.

Si bien que cet au-delà cet ailleurs dans la parole de la mère...

... que Lacan appelle le Nom-du-père, ce signifiant particulier, cette qualité qui se donne à entendre dans la parole de la Mère, qui donne à entendre un ailleurs qui polarise autrement son désir que ce qui se joue entre elle et son enfant...

... et bien cet ailleurs a lui aussi toujours déjà été là.

C'est pour ça qu'on peut parler de métaphore : ayant toujours déjà été là, la mère va l'actualiser, en désignant le père dans langage par sa propre parole.

Comme le disait un analyste que j'ai bien connu, raccourci incomplet et saisissant ;

« Le père, c'est si la mère veut bien ».

Et nous vivons un temps où la mère, sans parler des mères mais du registre maternel qui a investi nos sociétés, le registre maternel ne veut pas vraiment du père, du père en tant qu'il y a toujours déjà eu du père, en tant qu'il y a toujours déjà de la précedence, de l'altérité, et de l'autorité, dans le sens où le père c'est aussi celui qui rentre dans la pièce : en même temps qu'il représente les lois du langage et de la parole qui l'ont désigné, il incarne aussi une façon de s'y soumettre.

Et il suffit de regarder autour de nous pour voir que notre société n'a pas du tout envie de se soumettre ni aux lois du langage ni aux lois de la parole.

On est au contraire...

... là où la psychanalyse nous engage à voir les choses du côté du signifiant, qui représente le sujet auprès d'autres signifiants...

... il s'agit au contraire d'être baigné de signifiés, de s'emparer du signifiant pour le soumettre et en faire l'instrument de notre jouissance.

Ainsi du sujet auto déterminé, l'individu, non divisé, qui nourrit la croyance d'une possible correspondance du registre symbolique avec lui-même. Il va pouvoir se saisir, se dire dans toute sa complexité et surtout dans sa totalité.

Or, justement, le registre de la parole impose une relation pas-toute avec le monde et avec nous-même.